

CAUSERIE LITTÉRAIRE



“ Amis, l'ennui nous tue et le sage l'évite.”

Ne trouvez-vous pas, bon lecteur, aimable lectrice, à qui je demande la bienvenue, que ce vers du poète a une large application dans le temps présent.

Je ne suis pessimiste, je me hâte de vous le dire, ni par goût, ni par tempérament, mais vraiment, “ nous vivons dans un temps qui semble un vaste rêve,” avec cette aggravation que ce rêve est un cauchemar.

La suspension des affaires, les intempéries de Mars, les intrigues

des politiciens, la désorientation des principes et des idées, l'affaiblissement des mœurs nous amènent à un tel état de lassitude que nous sommes tombés dans un état d'apathie profonde.

Je ne dois et ne veux pas, dans ces Causeries, où j'espère faire ample connaissance avec vous, laisser pénétrer le levain de discorde qui s'appelle la politique ; si, exceptionnellement aujourd'hui, je fais allusion aux désordres qu'elle cause, c'est pour mettre à côté du mal, le remède.

Remède est bien un peu présomptueux, foin des rebouteurs et des marchands d'orviétan ! Mettons palliatif.

Comme tout le monde, j'ai été jeune et enclin aux enthousiasmes et aux engouements, mais me voici parvenu à cette période de la vie,

“ Où monté sur le faite on aspire à descendre.”

Je n'ai pas encore, Dieu merci, les affaiblissements et les désespérances de la vieillesse, mais je n'ai plus, et je m'en tiens pour satisfait— les illusions et les engouements irréflectifs. Les conseils de ceux qui ont atteint ce temps de la maturité ont leur valeur.

Il est encore des gens—et peut-être vaudrait-il mieux être du nombre—auxquels il suffit de dire dans l'état qui nous occupe. “ Elevez votre cœur vers Dieu, et priez ?” Je connais de bonnes âmes—ce qui n'est pas synonyme d'idiot et de crétin—qui parmi le dégoût ou la tristesse trouvent un refuge assuré dans les consolations surnaturelles, mais je crois bien que leur nombre va se restreignant de jour en jour ; la foule aujourd'hui se demande :

“ Comment sous la sainte lumière
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux.”

A ceux-là, cependant, ou du moins à beaucoup d'entre eux—car il n'existe pas plus de spécifique en morale qu'en thérapeutique—il faut une distraction pour faire oublier les ennuis, un baume pour calmer l'acuité des douleurs.

Voulez-vous essayer le mien ?

Quand, après une journée de travail, j'ai eu à subir les exigences de mes semblables et de ma position, les intempéries des saisons et des événements, le positivisme des tracasseries matérielles et les moyens incertains d'y parer, les commentaires des fâcheux et les racontars des journaux, je fausse compagnie à tout le monde et je m'enferme avec mes livres.

Ah ! les bons et sûrs amis ! Quelles soirées délicieuses et sans regrets d'aucune sorte ils me font passer.

Que je m'adresse à Reman, à Bossuet, à Taine, à Mérimée, à Mme de Sévigné, à Feuillet, aux Goncourt, à Daudet et à cent autres ; chez tous, je trouve ce dont j'ai besoin après le terre-à-terre de la journée ; des aspirations libres et élevées, de la bonne foi, de la vérité. Avec les uns, je suis toujours d'accord, mais ils me disent si bien ce que je sens sans savoir l'exprimer ; avec d'autres, j'en prends et j'en laisse, tout en essayant de me rendre compte en quoi ceci m'attire et pourquoi je répugne à cela ; avec quelques-uns, j'ai toujours maille à

partir, mais nos discussions sont courtoises et de bonne compagnie. Chez tous, j'apprends beaucoup de choses que j'ignorais, je constate des progrès à faire, des erreurs à redresser.

Tenez, laissez-moi vous dire de suite le profit énorme que je commence à retirer de mon commerce avec les grands esprits ; je deviens *tolérant*. Voilà une vertu dont tout le monde a plein la bouche, qui devrait être de première obligation partout.

Croyez-moi, lecteurs, essayez mon procédé, mon palliatif, mon baume, et vous m'en direz des nouvelles.

Encore êtes-vous plus heureux que les générations précédentes ; nous n'avions pas, de mon temps, ces avalanches de beaux et bons volumes, ces éditions de choix et à tous prix, ni ces bibliothèques publiques et gratuites et ces cabinets de lecture toujours plus nombreux et mieux tenus.

Sachez profiter de ces richesses.

Dans ma prochaine causerie, je vous dirai le sens étendu que je donne aux mots littérature et belles lettres.

En attendant, laissez-moi vous dire que je me propose de traiter avec vous et pour vous, à cette place, tout ce qui est de leur domaine—et le champ est vaste,—familièrement sans trivialité, utilement sans pédantisme. Je ferai de mon mieux pour vous agréer.

Je ne suis pas un érudit, mais un simple amateur qui a le goût de ce qui est bon et beau, et qui se passionne à l'idée de vous être utile et agréable.

MAX.



LE LIEUTENANT-COLONEL C. A. DUGAS

Le nouveau lieutenant-colonel de notre valeureux 65^{me} bataillon est âgé de 44 ans. Il naquit à St Rémi. Son père, le Dr Dugas, fut l'un des principaux patriotes de 1837-38.

Après un brillant cours d'études au collège de Montréal, M. Calixte Aimé Dugas fit son droit chez MM. Carter et Girouard. Il fut admis au barreau en 1868.

Après avoir exercé seul la profession d'avocat durant quelque temps, il s'associa avec M. Longpré, actuellement notaire.

D'opinion libérale en politique, il présenta sa candidature pour la représentation du quartier Hochelaga ; mais les élections ne lui furent pas favorables.

Peu de temps après, il fut nommé magistrat de police, et il occupe encore, aujourd'hui, cette position.

M. Dugas a obtenu les plus grands succès à l'École Militaire de cette ville.

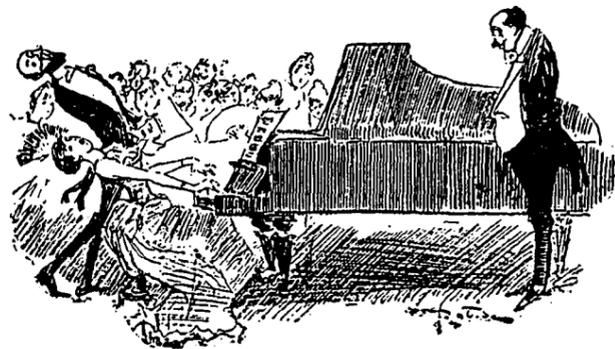
M. Dugas a toujours montré beaucoup d'attachement au 65^{me} bataillon, dont il fut nommé aide-major en 1879, après la réorganisation par le lieutenant-colonel Ouimet.

On se souvient de la ténacité avec laquelle il a poursuivi le fameux Shepherd, du *Toronto News*, le détracteur de ce bataillon modèle, jusqu'à ce qu'il ait obtenu des rétractations complètes.

Tout le monde approuve la nomination de M. Dugas et assurément, un meilleur choix ne pouvait être fait.

Sous son commandement, notre bataillon continuera à briller, de façon à conserver le rang élevé qu'il occupe depuis longtemps dans l'armée canadienne.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Le 5 courant a eu lieu, en la chapelle du Bon Pasteur, à Québec, le mariage de Mlle Marchand, fille de l'honorable orateur de l'assemblée législative, avec M. Gustave Grenier, greffier du conseil exécutif.

Un grand nombre de riches présents ont été offerts à la mariée ; on remarquait surtout un magnifique service en porcelaine et de superbes pièces d'argenterie massive.

Les nouveaux mariés sont partis en voyage de nocce.

* *

Le 5 courant, un grand banquet a été donné aux échevins et conseillers de St. Roch, à Québec, à l'hôtel de Québec, par les marchands de cette paroisse.

Discours de rigueur.

Succès complet sur toute la ligne.

* *

Le premier bal officiel de Leurs Excellences le gouverneur général et lady Stanley, a obtenu un magnifique succès.

La foule des brillants invités était trop considérable pour que nous puissions citer les noms des personnages importants qui s'y trouvaient mêlés.

On a beaucoup admiré certaines toilettes féminines qui dénotent un goût exquis chez celles qui les portaient.

* *

Notre nouveau maire M. Jacques Grenier, donnera, après le carême, une grande réception à l'hôtel de ville.

Il y aura de bonne musique.

La réunion promet d'être nombreuse et choisie.

* *

Le temps du carême est la morte saison des fêtes, des soirées et des réceptions. Aussi, *Masque de Velours* a-t-il peu de choses à dire cette semaine. Il en sera de même durant de longs jours, hélas ! et il ne serait pas surprenant qu'il périsse d'ennui.

MASQUE DE VELOURS.

INTERIEUR D'UN "SLEEPING-CAR"

Les immigrants et les colons obtiennent, dans les wagons du chemin de fer Pacifique Canadien, des *sleeping-cars* à prix réduits dont l'installation ne laisse pas que de leur être très comode.

Ces wagons ne sont pas aussi luxueux que les Pullman, il est vrai ; mais les voyageurs dorment aussi bien sur le drap ou le cuir que sur le velours.

Notre gravure de la 4^{ème} page représente l'intérieur d'un de ces *sleeping-cars*, en route pour le Nord-Ouest.

Chaque train transcontinental comprend quatorze wagons dortoirs et onze wagons servant de salle à manger.

Vers le soir, les lits des *sleeping-cars* sont arrangés de façon que chacun se trouve isolé et caché aux yeux de ses compagnons de voyage. Des bains et des lavabos sont à la disposition du public.

Comme le parcours est très long, les employés du chemin de fer arrivent à se familiariser avec les voyageurs à qui ils signalent l'approche des sites ou des lieux remarquables et, au terme du voyage toute la wagonnée éprouve une certaine peine à se disperser pour ne plus se revoir, tel les voyageurs qui viennent de faire en compagnie, un long voyage sur l'océan.